

Elle fit quelques pas dans le salon, et soudain, poussant un cri d'angoisse, elle s'affaissa, inanimée.

Maxime n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras.

Il l'étendit sur un canapé.

Le comte, qui adorait sa fille, dont le dévouement à son égard était sans limites, s'agenouilla devant elle.

—Hermine ! mon Hermine ! répétait-il, mon Dieu !

Mais la marquise rouvrait déjà les yeux.

Son premier regard fut pour son père.

Elle l'attira à elle, l'embrassa tendrement.

—Ce ne sera rien, dit-elle. Laissez-moi me remettre et.....

Elle ne put en dire davantage. Les pleurs affluaient à ses yeux vitreux.

Maxime était resté debout, tenant entre ses mains le billet d'outre-tombe.

Aucune pitié ne se voyait sur son visage. Il attendait des explications, il les voulait quand même, et tout de suite.

Mais le vieillard habitué à être obéi, lui dit sévèrement :

—Tu reviendras demain et nous parlerons de cette affaire. Sois tranquille, ta tante te donnera satisfaction. En attendant, envoie cette lettre à ton père et dis-lui que c'est moi qui l'ai voulu. Elle est bien de l'écriture de ta mère, puisque Hermine ne m'a fait aucune observation en prenant connaissance. Va mon cher enfant. A demain.

Maxime s'inclina et se retira, disant :

—Merci, grand-père. Je compte sur vous... sur vous seul !

VI

LA REVENANTE

Ainsi donc la volonté de Mme Petitot s'était accomplie de point en point.

De Rose Rassajou, elle avait fait Rosita Speranza.

Et ce terrible secret restait bien gardé.

Le docteur Sorlac, qui n'avait cessé de regretter son intervention, — sa seule faiblesse, disait-il, — s'était éteint au bout de quelques années.

Les Brégeat, braves gens, se trouvaient liés par la reconnaissance et leur complicité même.

Quant à Césarine, pas une fois, durant sa longue détention, elle ne revint revint sur sa promesse. Elle se contentait de savoir que ses abandonnés étaient heureux et en bonne santé ; on lui donnait des nouvelles une fois par mois, cela lui suffisait.

Et à Marthe, qui venait la voir de temps à autre à Clermont, elle répétait sans faiblir :

—Rose est bien où elle est ; quant à Jacques, je veux qu'il soit un homme honoré, savant et à l'abri du besoin. Pour cela, il ne doit pas connaître sa mère.

D'une conduite irréprochable, Césarine aurait pu obtenir sa grâce. Elle ne la sollicita pas, la refusa même quand on la lui proposa,

Elle se plaisait dans sa geôle où, d'ailleurs, par mesure de clémence, on l'utilisait à la lingerie.

Chose curieuse : cette femme, entrée là complètement illettrée, avait profité de la bienveillance d'une religieuse, pour lui demander des leçons de lecture et d'écriture.

Elle étonnait tout le monde par sa facilité de compréhension, par l'énergie qu'elle apportait à l'étude.

Quel était son but ? Nul ne le sut autour d'elle.

Ce ne fut qu'au bout de dix-neuf ans qu'elle adressa au directeur la prison sa première supplique.

Maintenant, lui dit-elle, que je sais lire et écrire, maintenant que je puis me débrouiller dans la vie du monde, je voudrais ma liberté.

Un mois après, elle obtenait sa grâce et se trouvait libre de franchir le seuil de ce tombeau.

Ses cheveux étaient devenus d'une blancheur de neige. Elle n'avait pas quarante-cinq ans et elle en paraissait soixante. Maigre, anguleuse, on aurait jamais reconnu en elle la superbe paysanne du Velay.

Elle avait perdu son beau teint de Montagnarde. L'ombre de la prison s'était répandue sur sa physionomie ; mais une flamme d'énergie sauvage brillait dans ses yeux, restés bien vivants en dépit de tout.

Ce n'était plus l'humble créature dont Rassajou faisait un être passif sans volonté.

La solitude, le silence obligatoire, qui détraque peu à peu le moral et la santé des détenues, l'avait transformée.

Césarine savait ce qu'elle voulait ; rien désormais ne pouvait l'écartier de son but.

Aussi bien, ne faut-il pas demander à une mère plus qu'elle ne peut donner !

Le lendemain de sa libération, elle débarquait chez les Brégeat, sans les avoir prévenus.

Elle y trouva sa sœur seule à la maison. L'ancien bûcheron était en tournée de surveillance dans les bois de la propriété.

—J'ai ma grâce, dit Césarine après avoir embrassé Marthe ; mais soyez tranquilles, je ne viens pas troubler votre bonheur.

A ce mot de bonheur, les yeux de la Brégeat se remplirent de larmes.

Elle aussi avait ses chagrins, mais elle les gardait pour elle.

—Je viens, acheva Césarine, te demander l'adresse de mon fils. Où est Jacques.

—Je ne sais pas, balbutia Marthe.

Elle avait promis le secret à Mme Petitot.

—Tu mens ! s'écria Césarine. Ecoute-moi bien : depuis que je vis hors de la société, j'ai passé les jours et les nuits à appeler les bénédictions de Dieu sur mon Jacques, que je veux revoir, mais qui ne saura jamais son véritable nom. Ne craignez rien, je ne me ferai pas connaître lui ; je saurai vivre le plus près possible de mon fils sans qu'il se doute que je suis sa mère. Par conséquent, vous ne pouvez pas me refuser son adresse. Tu m'as dit, Marthe, qu'il suivait les cours d'une école d'agriculture, qu'il serait nommé ingénieur. Où est-il maintenant ?

—A Paris ; mais je ne sais pas l'adresse exacte. Mon mari ne t'en dira pas davantage.

—Jacques se porte bien ?

—Oui, il n'a jamais été malade.

Césarine demeura silencieuse.

Elle examinait sa sœur et voyait bien qu'elle était sincère.

—Puisqu'il en est ainsi, dit-elle enfin, je n'ai plus qu'à prendre le train pour Châteauroux. Mme Petitot ne peut pas me refuser l'adresse de mon fils.

Ce projet épouvantait Marthe.

Elle se prit à trembler.

Sa sœur lisait toutes ses pensées dans ses yeux.

—Tu as peur pour Rose ? dit-elle.

—Eh bien ! oui... Mme Petitot est si bonne pour nous tous !...

Quelles sont tes intentions, Césarine ?

—Je te les ai dites tout à l'heure.

—Mais pour Rose ?

—Qui te parle de Rose ? Est-ce que je t'ai parlé de Rose ?

Elle restait énigmatique.

—Ménage notre bienfaitrice, recommanda Marthe. D'abord tu peux compter absolument sur elle. Son intention, je te l'ai répété souvent, est de ne te laisser manquer de rien.

—Je n'ai besoin de personne.

—Tant mieux ; mais les circonstances peuvent changer. A propos, as-tu été au pays ?

—Au pays ! Tu ne te souviens donc pas comme ils étaient contre moi ? Ils me mettaient tout sur le dos. Ils ne savent pas ce que Rassajou m'a fait endurer ! Le monstre ! et dire que je ne puis effacer son souvenir là !...

Elle se frappait le front.

Elle reprit sa valise, embrassa Marthe et se dirigea vers la porte.

—As-tu de l'argent ? lui demanda la Brégeat en la retenant.

—Oui, ma masse : quelques cents francs gagnés là-bas, sou à sou en dix-neuf ans.

—Mais tu as du bien, et tu peux demander au notaire de te rendre des comptes.

—Jamais ! s'écria Césarine en ouvrant la porte et en sortant précipitamment.

D'un geste énergique, elle avait ordonné à sa sœur de ne pas la reconduire. Par la fenêtre, Marthe la vit s'éloigner à pas précipités, raide dans ses vêtements de deuil, aussi droite qu'autrefois.

Un instant après, Brégeat était de retour.

—Qu'est-il arrivé ? s'écria-t-il en voyant sa femme tout en larmes, C'est encore François sans doute ! Il t'aura écrit pour te demander de l'argent.

—Hélas ! répondit-elle, je voudrais bien qu'il m'écrive. Est-il encore de ce monde, depuis le temps, mon Dieu ! que nous n'en avons eu de nouvelles !...

—Sois tranquille, femme, cette espèce a la vie dure. Nous ne sommes pas au bout de nos peines avec François. Si je savais où le trouver, j'irais le prendre et je le ramènerais moi-même au régiment. Il nous a déshonorés en désertant, le scélérat ! Il finira comme son oncle !

—Oh ! tais-toi ! tais-toi ! fit la pauvre femme en sanglotant.

—Allons ! parle, pourquoi pleurais-tu quand je suis entré ?

—Césarine était ici tout à l'heure.

—Césarine !

—Elle a sa grâce.